

**Virginie**  
**Lou-Nony**

**Décharges**

---

roman

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Victimes de délocalisations successives, Eva et Manuel ont fait front avec vaillance. Ils ont d'abord lutté pour garder en vie leur usine puis, vaincus, ont vendu leur maison, quitté le Sud avec leurs trois enfants pour s'installer au nord, dans un cul-de-sac noyé de pluie. Eva, reconvertie en aide-soignante, travaille dans un centre de rééducation fonctionnelle réservé à de jeunes patients. C'est là qu'elle rencontre Gabriel. Tétraplégique. Une beauté d'archange. Postée au bord de son fauteuil comme au bord de l'abîme, loin d'un réel où elle tenait "KO debout" plus qu'elle ne vivait, Eva croit entrer dans la lumière et échapper à la cruauté du monde quand celui-ci est précisément en train de refermer sur elle son piège.

Dans cette bouleversante élégie aux "immigrés de l'intérieur", invisibles aux yeux d'une société uniquement soucieuse de performances et de résultats explicites, Virginie Lou-Nony fait entendre l'assourdissant silence où naufragent les rêves de ceux qui osent encore en faire, et questionne le mythe contemporain de la "puissance". Notre maîtrise proclamée, notre croyance au progrès, notre bruyant spectacle ne seraient-ils que le masque de notre insuffisance radicale ?

"DOMAINE FRANÇAIS"

VIRGINIE LOU-NONY

*Née en 1954, Virginie Lou-Nony a écrit de nombreux ouvrages pour la jeunesse avant de publier chez Actes Sud trois romans, dont Éloge de la lumière au temps des dinosaures (1997, Babel 2001) qui obtenu le prix du Premier Roman. Aux éditions La Musardine, elle a également fait paraître un recueil de nouvelles érotiques. Elle vit en Provence et anime des ateliers d'écriture créative, notamment à la faculté des lettres de Nîmes.*

DU MÊME AUTEUR

*ÉLOGE DE LA LUMIÈRE AU TEMPS DES DINOSAURES*, Actes Sud, 1997 ;  
Babel, 2001.  
*ŒIL POUR ŒIL*, La Musardine, 1998 ; Pocket, 1999.  
*L'ŒIL DU BARBARE*, Actes Sud, 2002.  
*GUERRES FROIDES*, Actes Sud, 2004.  
*DE LA VIE ET AUTRES CHIENNERIES*, J. Losfeld, 2005.  
*ALLEGRO FURIOSO*, J. Losfeld, 2007.

© ACTES SUD, 2012  
ISBN 978-2-330-00766-9



VIRGINIE LOU-NONY

# Décharges

roman

*ACTES SUD*

Extrait de la publication



*Notre attente déroule du ciel à n'en plus finir. La mémoire ne peut rien contre tant d'espérance.*

MARTINE LE COZ,  
*Journal de l'Autre.*



Montagnes d'ordures fumantes dans la clarté à peine, et l'odeur. Charogne et cendres mouillées. Sacs blancs et noirs. Pastels bleus et roses. Ventres ouverts sur des tripes d'épluchures. Cris de goélands affamés. Vitres fermées, ils vrillent encore l'oreille. La puanteur aussi pénètre. Pas de protection, nulle part. C'est là que la voiture m'a conduite. Logique. Je ne pouvais arriver qu'au bord du trou où le monde se débarrasse de sa merde.

Le monde est lisse, le monde brille, il ne veut rien savoir de ses déjections. Le cassé, le perdant, à la benne ! Pourtant, on ne pourra pas dire que je ne me suis pas battue.

Tu ne le diras pas, Manuel.

N'est-ce pas ? Toi, tu le sais.

Tu dors ?

Non, tu es toujours dans la cuisine, une bière à la main, à regarder la route par la fenêtre. Tu m'attends. Ou tu n'espères plus rien. Dans ton cinéma, tu me vois descendre l'escalier avec ma petite valise rouge. Séquence en boucle.

Longtemps cette nuit j'ai fixé le vide devant le pare-brise. A un moment j'y ai basculé, quelques secondes. Une image est remontée des profondeurs : couchée dans une prairie en fleurs, une bouteille de champagne. Avec un nom : *Contrat à Durée Indéterminée*. Puis la clairière, et cette allée entre les arbres très hauts. On ne connaît pas d'arbres si hauts, dans le Sud. Les enfants loin devant. Ma main dans ta main crevassée de ciment. Nos semelles dans l'épaisseur des feuilles. Un bruit nouveau, chez nous elles craquent sur la terre caillouteuse, aiguilles de pin, petites feuilles cornées des chênes verts.

Tu dis que tu ne regrettes rien. Aucun de ceux qui sont restés au pays n'a retrouvé du travail. Il n'y a de travail nulle part, encore moins dans le Sud. Tu récites les noms des collègues de la rizerie, Bernard, Patrick, Colette, Céline, Géraldine, Raymonde, José... Une liste sur le monument aux morts. Et déjà presque plus de visages.

Tu me dis *On a bien eu raison de fuir !* Le mot fuir m'éblouit comme si j'avais traversé tout ça sans mot. Exode sans drame, sans bombardements. Sans gloire, les réfugiés se planquent dans leurs trous à rats. Hôtels borgnes, refuges malsains nommés *centre Espérance*. Dans la douche, des blattes. Tes fesses nues et tes couilles sans défense, le haut du corps cassé au-dessus du bac, tu répètes *Incroyable ! Jamais vu ça !*

Les blattes, leurs variétés. Au petit-déjeuner devant un litron de bière, des putains aux yeux morts dans les flaques de rimmel comme dans les maisons démolies, le papier peint resté par plaques. Des hommes nus couchés sur des litières de cartons dans la bouillasse des rues. Un qui chie debout, la merde jaillie dru d'entre ses fesses blanches. Tu

mets ton bras sur mes yeux, mais j'ai vu. L'image nous poursuit. On n'a pas l'habitude, encore. On est au tout début de notre guerre. On a juste perdu une bataille, pas encore l'espoir. On croit vivre une parenthèse. Des vacances inquiètes. Des vacances d'exilés dans un mobile home. Les vacances, même les plus tristes, ont une fin. On ne veut pas penser que l'exil ne finit pas. Pourtant dès l'enfance on le sait. Théo et Lisa l'apprennent. Les salopiauds de leur école les appellent *roms*. *Rom*, un nom de rien pour eux, chez nous on dit *gitan*. Mais le fouet du rejet s'incruste dans la peau.

Et le pire est devant, l'emménagement dans ce village trempé au milieu des forêts, un bout du monde buté contre la frontière. Avec la pluie, la pluie sur tout, tous les jours, à longueur de jour. On ne connaît pas ces pluies-là chez nous. Même l'année des inondations, jamais il n'a plu autant qu'au village pendant l'hiver.

Sauf ce jour, dans la forêt. Miracle, le ciel bleu. Des nuages dodus et blancs. On avance dans le sentier comme à l'église, sous les feuillages mouillés de lumière. Les couleurs d'automne mariées à ces coulées d'or nous font tourner la tête. Nos pas glissent sur l'herbe. On débouche dans la clairière comme on ouvre une fenêtre sur le panorama. Au beau milieu, une biche et son faon nous regardent. Nous cinq immobiles, sans un cri. La femelle et son petit se remettent en marche. Ni effarouchés, ni pressés, juste un peu dérangés. Ils disparaissent sous le couvert mais longtemps restent en nous, présages d'un autre monde. Le bouchon de champagne saute, des oiseaux froissent les feuillages. Les enfants aussi en boivent un doigt, pour fêter avec nous la fin de l'exode. Nous y croyons.

Tu y crois jusqu'au moment où tu me vois descendre l'escalier avec la valise. Tu me regardes au visage, tu regardes la valise. Tu n'es pas exactement surpris, toi et moi on sait, pour l'exil. Tu es dans la stupeur. Du haut en bas des marches, tu me regardes, les yeux, la valise. J'ai pris la plus petite, la rouge. Ce n'est pas que je pense revenir. Je ne sais rien de demain. Au bas des marches, tu dis *Pourtant, on avait tout pour être heureux.*

A l'horizon le lait du jour découpe en ombres chinoises les carcasses fumantes des usines. Elles ont travaillé toute la nuit. Ceux du matin ont pris le relais, les autres sont rentrés se coucher, les yeux rouges. Les goélands aussi font les trois-huit au-dessus des dunes. Sans fatigue. Sans énervement, sans terreur. La mort ne leur fait pas peur, à eux. Elle les nourrit. Le vide les soutient. Ils ne connaissent pas le vertige. Glissent au fil du rien, se posent avec nonchalance. De l'élégance jusque dans le dépiautage d'une poubelle. Ils ne s'abattent pas en masse comme les pigeons sur la rizerie. Ne battent pas des ailes avec ce grincement de mécanique rouillée.

Le bruit fait lever la tête. Le temps d'apercevoir au ciel ce grand voile gris, le voilà recouvrant la cour. Ça grouille et roucoule, le riz les met en transe, les pigeons. On les chasse. *La plaie, ces pigeons !* Ceux qui passent leurs journées à les empêcher d'entrer dans les silos voudraient les exterminer. Il y en a trop. Et à quoi bon, d'autres reviendraient. On installe des filets que les sales bêtes finissent par crever, des repoussoirs qu'ils conchient. *La plaie !*

Après l'inondation, quand ils ont tous été morts, pourriture au fond des silos dans le riz pourri, les

pigeons nous ont manqué. Une absence comme un vide découvert là, sous nos pieds. Leurs remplaçants ne sont pas venus. L'odeur de mort, peut-être. Plus de riz à becquer. Plus de musique dans l'usine. Plus de beauté. On se souvenait comme ils descendaient du ciel, spirale de soie grise déposée en douceur, tremblante sur la poussière...

On les a regardés au fond des silos, charogne informe, tas de plumes collés aux carcasses par des morves sèches baignant dans une bouillie fermentée. Et on a compris qu'on était morts. Comme eux. Morts de bêtise, comme eux.

Ailleurs, les assassins s'amuse.

Mais non, ni tristes ni gais. Ils comptent. Nous, les pigeons, on les croit incapables de se représenter, depuis leurs bureaux, la fermentation de cinquante tonnes de riz inondé dans des silos en tôle sous le cagnard de juillet. Pourtant, on devrait le savoir après toutes ces heures de négociation, ces gens-là comptent. La résistance des matériaux se compte. La pression du gaz se compte. La fermentation du glucose produit de l'alcool et du gaz.

Ils connaissent, avec un coefficient d'erreur assez bas pour tenter le coup, le jour et l'heure de l'explosion. Ils ont évalué notre capacité de résistance aux flics, mis au point leur plan : nous rendre responsables, jouer les sauveurs devant les caméras... Et nous qui pensions faire pression sur eux !

Tant d'efforts pour ne pas finir pigeons, soulés à mort au fond d'un silo. Pour nous, même pas besoin d'alcool de riz. Les discours nous chloroforment. Ils nous persuadent de calquer notre existence sur celle des chevaux. Ne jamais renâcler devant l'obstacle. Entre deux obstacles, se tenir prêt au suivant, tenir jusqu'à franchir la ligne d'arrivée et là, on aura

gagné, un contrat à durée indéterminée, *tout pour être heureux.*

Tenir !

On n'a que ce mot à la bouche depuis deux ans. Ou faire comme si. Des fêtes dans le mobile home avec la farine et le beurre du Secours populaire. Tenir en suspension dans une parenthèse, entrer dans les critères de Pôle emploi, se faufiler dans leurs procédures, avancer dents serrées sur le fil de leurs formations. Les enfants n'en reviennent pas, leur maman renvoyée à l'école ! Un comble de malheur ajouté à leur malheur. Camille écrit des lettres cabossées de larmes. Théo et Lisa partent à l'école comme des guerriers. Tu rentres du chantier, tu te jettes tout habillé en sale sur la banquette. Plus personne n'aurait l'idée, comme à la rizerie, de t'appeler Armani. Tu t'endors en portant la fourchette à ta bouche. On tient comme les boxeurs, K.-O. debout.

On tient sans avoir l'impression de tenir, on a oublié qu'on tient. D'avoir décroché tous les deux un contrat, d'entrevoir le renouvellement nous paie de tout. D'ailleurs un soir la pluie s'arrête.

Les enfants couchés, on sort tous deux dans le petit jardin. Les herbes nous arrivent au ventre, on n'a pas eu le temps de nettoyer. Autour, les maisons noires, pas une fenêtre éclairée, les gens d'ici se couchent avec les poules. Au-dessus, ciel de suie douce, et sous ma jupe ta main chaude, tes doigts mouillés, contre mes reins ta queue lourde. Tu me prends debout, je pense au catafalque de mon père et j'ai mal de sentir venir en même temps la jouissance.

*Durée déterminée*, il suffit de tenir encore, d'ailleurs je sais à quoi m'en tenir. On m'a formée pour ça

dans le parcours funambule. Toilettes intimes, lavements, désinfection, décontamination, prévention des escarres, je sais tout sur le bout des doigts... Ce n'est pas le nouveau métier qui m'a abîmée, mais la jeunesse. On ne m'avait pas formée à la jeunesse. Pas préparée à voir la mort s'en prendre aux moins de vingt ans. Pourtant je ne m'attarde pas à sentir que j'ai mal. Quand on *tient*, on ne s'attarde pas à ressentir. On coule petit à petit. J'ai coulé comme une barque vermoulue.

Si j'avais commencé plus jeune, j'aurais été moins minée. C'est plus facile, un premier métier. On n'a pas connu autre chose, le confort d'un bureau, même si les patrons savent être pénibles. Les plaies, les moignons, les broches qui sortent des chairs, je n'ai jamais pu m'habituer. J'ai *tenu*.

Dans les stages, je m'étais fixée sur les comment. Comment préparer un malade pour le soin, comment l'installer pour déjeuner, comment lui passer le bassin, comment le soutenir dans une phase difficile... Dès la première journée là-bas, parmi tous ces enfants cassés, mourants, les pourquoi sont en moi comme des capricornes dans une poutre.

Mais après tout ce qu'on a enduré, bien sûr, je vais tenir ! Je désinfecte comme une forcenée. J'ai deux mains, des bras solides, encore heureux ! J'évacue les pansements sales, les draps souillés, la merde, les urines puantes. Marie dit de moi *Une perle !* L'infirmière-chef me félicite. Et même la directrice. Elles n'ont pas l'air de soupçonner que je ne désinfecte pas. Je me bats. Je lave les corps comme si, de les laver, j'allais les remettre à neuf. Place nette, plus une trace, plus une odeur. La mort, je la voudrais comme moi, à durée déterminée. C'est comme ça que je tiens.

*Contrat à durée indéterminée.* Je passe la barrière blanche comme un bateau entre au port. De l'allée, avant le parking, le parc immense, grandes étendues de pelouse soigneusement tondu, statues blanches de déesses en chasse... Des arbres si hauts que les bâtiments de trois étages ont l'air nichés. Pas un bruit sauf d'oiseaux, une voiture de temps en temps, le ronronnement étouffé de la ventilation aux cuisines. Sur l'herbe verte, des boules élastiques de poils blancs, les lapins. Ils ne me font pas peur. J'ai pris l'échelle sociale à l'envers, de secrétaire de direction à bonniche, mais dans un endroit où la vie peut repartir. Ce qu'on soigne ici n'a rien à voir avec mes blessures mais les miennes sont bénignes à côté de celles des jeunes. Les misères humaines du dehors font sourire, quand on est dedans. Dedans, c'est l'autre monde.

Quand on est dehors, le dedans paraît fou. Quand on est dedans, la folie du dehors crève les yeux. Je ne m'y arrête pas. Pour tenir, il ne faut surtout pas s'attarder aux détails. Garder au contraire l'œil sur l'objectif. Accepter que la loi du dedans ne soit pas celle du dehors.

J'aurais dû penser que celle que j'étais dehors ne pouvait pas être celle du dedans.

Dedans. Les portes du hall s'ouvrent dans un halètement. L'air du dedans est tiède et puant comme une haleine. Sous la voûte du hall, le dentier blanc de la galerie qui va à l'administration. Au-dessous, la double porte noire ouvrant sur le long couloir qui traverse de bout en bout le bâtiment. Chaque fois, l'impression d'entrer dans la gueule d'un monstre.

Dedans, pas un corps n'est intact. Dedans, on ne marche pas, ou rarement, sur deux jambes. Si

on marche, on boite, on se balance sur des béquilles, on tire sa prothèse. Si on marche normalement, c'est pire. La mort est au travail plus profond. Elle a attaqué au cœur. Elle attend son heure sous la peau grise, les crânes pelés par les chimios. Dans quelques semaines, quelques mois, elle aura assis ce corps-là comme les autres dans un fauteuil électrique. Elle l'aura allongé. Rien ne lui échappe. Elle creuse les os, ronge les nerfs et les chairs. Elle casse, paralyse, nécrose. Personne ne lui échappe. Dedans, c'est chez elle.

J'attends Lisa et Théo à la sortie de l'école. Quand ils arrivent en rang derrière la maîtresse, quelque chose cloche. Qu'est-ce qui est si bizarre ? La maîtresse ? Les enfants en rang comme au régiment ?

Ils marchent.

Ni béquille, ni fauteuil roulant, ni poche à urine gonflant la jambe du pantalon. Pas de plaies ni de cicatrices de brûlures, ni de bouches crevées ou de moignons.

Je les serre contre moi comme s'ils venaient d'échapper à un danger. Je me déteste d'avoir été, devant eux dehors, encore dedans.

D'autres jours, c'est l'inverse. Que les enfants du dedans n'aient pas deux jambes et deux bras m'affole comme si je le voyais pour la première fois. Leurs plaies me soulèvent l'estomac, leur douleur me met en larmes. Je travaille en apnée.

J'avance sur le vide comme à la fin de la rizerie. Ils ont voulu nous pousser au trou mais on s'est raccrochés à ce qui nous tombait sous la main, nos droits, la force. USINE OCCUPÉE. J'ai peint la banderole tout un dimanche. Belles lettres blanches et droites sur fond rouge. Au centre, l'inverse, sang

sur compresse. Mais la même sensation sous les pieds.

Toi aussi tu traînes le soir au bistrot avec tes collègues, avant de rentrer. Je ne les connais pas. Pour la première fois, je ne peux pas mettre de visages derrière les prénoms de tes histoires.

A la rizerie, on connaissait tout le monde, tout le monde nous connaissait, l'usine nous connaissait, on y avait grandi, joué des mercredis entiers dans la cour. Elle connaissait mon oncle, ton père, les témoins de notre mariage. C'était chez nous. Après la vente aux Italiens ce n'était plus chez nous, même pour moi. Les nouveaux patrons me croyaient avec eux, ils pensaient que je parlais le même italien qu'eux. Ils prenaient pour de la timidité mes réponses brèves. Je leur cachais mon accent de plouc calabrais. Ces Italiens-là n'étaient pas italiens comme mon père. Ils n'étaient pas plus des miens qu'ici les gens du Nord. Nous n'avons plus de chez-nous.

Les chantiers s'arrêtent et tu te fais prendre à la cimenterie. Quand tu rentres le soir, la croûte de poussière sur toi est solide. Tu tousses sans t'arrêter. Toi aussi, tu travailles chez la mort.

Il aurait fallu déterminer une durée ou casser le contrat. Mais nous étions lancés. Comme cette nuit la voiture dans les ornières de sable, filant toute seule jusqu'au choc. Barbelés à la lumière des phares. Gifle du sable sur le pare-brise. Moteur calé. Sinon elle aurait continué, elle aurait sauté le bord du trou si proche et dévalé la pente, dévalé dévalé avec les sacs noirs blancs bleus roses vomissant leurs tripes pourries, les machines cassées, les rats, elle aurait dévalé jusqu'au fond.

Un matin de novembre, il est là. Dans l'ombre du couloir, je crois voir un grand oiseau immobile, les ailes entrouvertes comme s'il allait s'envoler. Il est tombé au contraire. Tombé mais dressé, dos droit, épaules dégagées. Le cou très long porte la tête comme une pivoine trop lourde pour la tige. Pour la renvoyer sur l'arrière et la replacer dans l'axe, en équilibre au-dessus des épaules, il fait danser le buste d'un côté sur l'autre, et hop !

L'effort l'épuise. Il s'adosse, respire à fond, et cette respiration écarte de chaque côté du fauteuil roulant les bras raides. Alors, on le croit prêt à s'envoler.

Mais ses ailes retombent. Il cherche autour de lui le témoin de cette piteuse performance pour lui sourire, complice avec lui contre ce corps d'infirmes où un sort ironique l'a logé, contre cette chose qu'il est devenu.

Mais le chassé-croisé des soignants et des filles de cuisine s'écarte sensiblement de lui. On ne le ballotte pas, lui, on ne le pousse pas d'un côté l'autre comme un paquet. Autour de lui les paroles banales, les bruits métalliques des plateaux sur les chariots, les bips et les sonneries s'étouffent.

Une auréole de silence le protège. Le temps n'y passe plus. D'instinct, on flaire en s'approchant qu'on



est couvert de miroirs. Une femme brune, dans le miroir, les yeux dans des flaques de rimmel noir. Ça doit être moi.

OUVRAGE RÉALISÉ  
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD